



LAÏCITÉ ET RÉPUBLIQUE

En peignant des tableaux d'un tout autre genre que ceux guidés par l'inspiration religieuse, René Gaston-Lagorre va donner à voir une certaine idée de la France.

Dans ces peintures, les principes fondamentaux de la République y sont affirmés et célébrés. Placées dans des édifices publics, symboles de l'État, ces toiles augurent moins d'un souci ornemental que d'un souci moral, éducatif, voire mémoriel.

Si la plupart de ces tableaux ont répondu à des commandes prescrites par différents édiles, le peintre acceptera, bien plus tard, d'autres commandes de même type, toujours pour des valeurs que jamais le peintre ne reniera.

Il dessinera par exemple les stèles qui célèbrent aujourd'hui, sur les versants des Pyrénées ariégeoises, l'action de jeunes partisans qui ouvrirent, lors de la Seconde Guerre mondiale, les chemins de la Liberté. Ces stèles rappellent à jamais le courage d'hommes qui, pour avoir tenté de rejoindre les forces de la France libre, en traversant l'Espagne – s'exposant parfois à l'horreur des prisons franquistes –, mirent leur vie en jeu, pour servir la Nation.

Ces œuvres, où l'esthétique académique prévaut, se rattachent à la peinture d'histoire.

LE MAQUIS de Meilhan

Accroché au mur de la grande salle de la mairie de l'Isle-en-Dodon, le tableau a été commandé au peintre pour rendre hommage aux vingt-quatre maquisards du village tombés sous les balles allemandes, à une dizaine de kilomètres de là, lors de la Seconde Guerre mondiale dans le maquis de Meilhan, à la limite du Gers et de la Haute-Garonne. C'est là qu'un groupe d'hommes, commandé par le docteur Raynaud de Lombez, s'était constitué pour lutter contre l'occupant.

Mais, le 7 juillet 1944, au petit matin, un détachement de la Wehrmacht venu de Lannemezan, encercla le camp des résistants retranchés dans un petit bosquet. C'est l'assaut : soixante-seize maquisards – dont soixante-huit seront tués sur place, quatre exécutés à Lannemezan et quatre pris en otages, torturés, puis fusillés – vont périr.

Seuls seize résistants parviendront à s'échapper en traversant les lignes ennemies. Les Allemands exécutent tous les autres, y compris les blessés et ceux qui se sont rendus, par manque de munitions.

Parmi les victimes, vingt-quatre jeunes gens sont de l'Isle-en-Dodon. Leurs visages sont reproduits en noir et blanc sur le pourtour du tableau. Fronts hauts, regards lumineux, parfois souriants, la plupart nous regardent.

Cette frise de médaillons encadre un triptyque qui retrace les temps forts de cette journée.

Le maquis de Meilhan, 1946
Peinture sur toile
350 x 452 cm
Mairie de l'Isle-en-Dodon (31)



Le Printemps (Sentenac-de-Sérour, 09)
Huile sur toile (1950 ?)
114 x 194 cm
Mairie de Seix (09)

LE CYCLE DES SAISONS

Pendant la guerre, le peintre va entamer une série de peintures pour la mairie de l'Isle-en-Dodon sur commande d'un riche industriel de la région, monsieur Dauban.

Quatre peintures de grande taille (page gauche) figurent la ronde des saisons. René Gaston-Lagorre en ajoutera une cinquième, en peignant l'allégorie de la ville elle-même.

L'artiste évoquera de nouveau les saisons et les activités qui s'y rapportent en exécutant, pour la mairie de BousSENS cette fois, sept grandes toiles.

Il signera également une huile sur toile, d'une tout autre facture, intitulée *Un Printemps à Bethmale* (ci-contre).

Cette toile isolée présente une vision idéalisée de l'amour dans un décor montagnard, composé à l'horizontale.

Si le thème du printemps a, par deux fois déjà, été évoqué, la facture a évolué.

La composition du tableau semble nous guider vers un homme qui ajuste le bât de son âne, comme pour descendre au village voisin. Nul doute, nous sommes en montagne. Le balcon, les toits de lauze, le broc d'où s'écoule une eau jaillissante, la cabane à lapins, le panier d'osier tressé encore plein de légumes, tout concourt à nous montrer la rusticité de l'endroit.

Deux bandeaux latéraux où des cloches de vaches sont accrochées aux branches forment comme une frise décorative sur les bords latéraux du tableau. La stylisation architecturale et paysagère offre un cadre champêtre au couple d'amoureux enlacés sous nos yeux. Dans cet art du trait, René Gaston-Lagorre emprunte à Picasso.

Tout le plaisir de peindre émane de cette toile.



L'amour y est fusion avec la nature : l'eau, les amandiers en fleurs, le bruissement du vent suggéré par le mouvement du drap, les sensations se mêlent : autant d'éléments qui concourent à l'idéalisation d'une saison que l'on sait favorable à l'amour.

Pour apprécier le cycle des Saisons de l'Isle-en-Dodon, il faut se replacer dans le contexte de l'époque.

« Je me suis heurté à de très nombreuses difficultés. Les toiles et les tubes de couleurs étaient devenus très rares et j'ai eu beaucoup de mal à me les procurer... »

La guerre continue et le peintre, empreint de nostalgie, à travers la ronde des saisons, va évoquer les souvenirs heureux de l'enfance.

« J'avais pour travailler un très grand atelier avec un excellent éclairage, la récente salle des fêtes de la commune où je trouvais le calme que je désirais. »

L'œuvre est aujourd'hui accrochée face à l'entrée de la grande salle des mariages.



Foire de Seix, 1981
Huile sur toile
65 x 55 cm

LA VIE AU VILLAGE

*« Cherchez les scènes publiques ; soyez observateurs dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons, et vous y prendrez des idées justes du vrai mouvement dans les actions de la vie*1. »*

Parmi les scènes de genre « réalistes », on note une prédilection certaine pour les scènes de marché.

Si nous retrouvons ici la dimension sociale, souvent affirmée dans les tableaux du peintre qui place l'humain au centre de ses préoccupations, est aussi bien présent ce rapport étroit à la nourriture et à l'abondance auquel nous avons déjà fait allusion et qui traverse, comme une constante, son œuvre.

Comme dans *Le Ventre de Paris* de Zola, les marchés sont un monde où la nourriture devient synonyme de beauté, de richesse et de prospérité. Le manque de nourriture était perçu, pour qui a bien connu le peintre, comme une véritable souffrance.

La représentation du marché est ainsi connotée : l'abondance des aliments y acquiert une fonction symbolique.

On plonge dans le marché, on sent, on voit la nourriture, on entend le bruit, l'agitation et le tohu-bohu des carrioles... On découvre le village, de bon matin, comme en ébullition.

Inséré dans un cadre horizontal, le décor choisi est familier à chaque Seixois : sous un ciel bleuté aux nuages fuyants et mobiles, on reconnaît le vieux château du Puech qu'entoure une frondaison de feuillus. En position haute, le château domine la place centrale du village où se tient le marché.

Pour qui connaît cette place, c'est d'abord l'effet de réel qui prévaut.

Le peintre semble travailler comme par imitation de la réalité, ne libérant qu'un petit coin de ciel pour éclairer la scène : les maisons, quasi identiques aujourd'hui, enserrant la place, créant un espace étroit que le peintre se plaît à saturer de personnages en mouvement.

* Diderot, *Essais sur la peinture* : « Mes pensées bizarres sur le dessin », Œuvres, T. IV, Bouquins, Robert Laffont, Paris, 1996, p. 471.



La Rue du Roy, Seix, sans date
Huile sur papier,
25 x 32 cm
Coll. privée

À l'ombre de l'église, la rue du Roy, l'une des plus anciennes du village de Seix dont on dit qu'elle fut traversée, au X^e siècle, par Charlemagne lui-même ! Deux femmes bavardent, accoudées à la rambarde de l'ancienne passerelle aujourd'hui remplacée par un pont de pierre. En perspective, la maison de la famille Gaston-Lagorrette reconnaissable à son encorbellement et à son double balcon qui donne sur l'Esbintz, devant laquelle est encore rangée la charrette de foin.



FIGURES DU PASTORALISME

et scènes de vie quotidienne

Loin, très loin des pastorales galantes ou érotiques d'un François Boucher qui, au XVIII^e siècle, fait évoluer sur fond de paysages, bergers et bergères en riches costumes, les scènes pastorales de René Gaston-Lagorre traduisent, elles, la rudesse et l'âpreté de la vie montagnarde.

La vie paysanne y est célébrée comme chez Jean-François Millet : observation et rigueur prévalent, mais la sympathie du peintre pour ce mode de vie est bien perceptible. De fait, René Gaston-Lagorre est plus proche de Sand ou de Giono : ce qui donne « l'âme » au paysage, son sens, ce sont les figures qui y sont incluses.

Le paysage devient prétexte à montrer des hommes dont la vie et les activités familières restent rythmées par la nature.

Le regard fixe, comme perdu dans de lointaines pensées, confère à ce vieux berger un air de gravité.

Une cape de drap grossier couvre ses épaules, tandis que les plis tuyautés laissent s'échapper deux grosses mains noueuses, qui évoquent la rudesse et l'âpreté du métier.

Quelques objets du quotidien viennent rappeler l'appartenance de ce vieil homme à une civilisation agraire qui perdure : les licols et clarines suspendus aux barres de bois qui entravent la fenêtre de la cabane d'estive côtoient un grand parapluie noir.

Le léro de bois, cerclé de fer, évoque la fabrication fromagère inhérente au métier de berger.

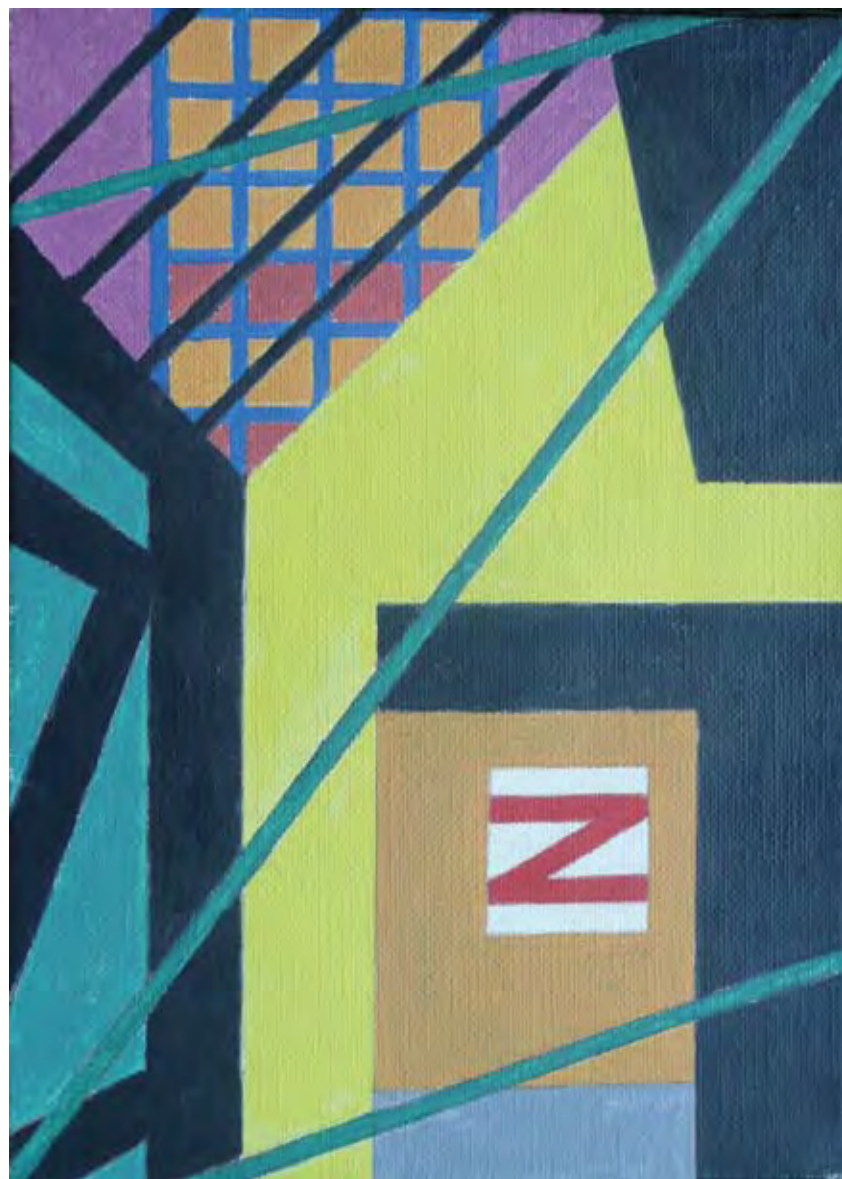
Tableau de solitude où le chien apparaît bien ici comme son seul compagnon.

Tableau de gravité aussi, où le regard dit la sagesse légendaire des vieillards.

Page de gauche :
Cabane de bergers, 1987
 Huile sur toile
 54 x 65 cm
 Coll. privée. photo Vaudour



Le Vieux Berger, sans date
 Huile sur toile
 100 x 81 cm
 Mairie de Seix.



Z (les Ateliers), 1992
Huile sur toile
22 x 16 cm
Mairie de Seix.



Z (les Ateliers), 1992
Huile sur toile
22 x 16 cm
Mairie de Seix

LES ATELIERS

« Magiquement par les moyens les plus simples et les couleurs pures, René Lagorre écarte la menace. Il exorcise, par la lumière, les angles droits, laissant aux anges, encore, peut-être, droit de cité. Du béton contraint, de la cage aux barreaux soudés, il fait une possible échelle. En un sens, il n'accepte pas que la nature humaine soit privée de la nature, non plus que du nombre : en ces édifices non édifiants, réduit à l'obéissance. Par l'attention, par l'application, pareil au miniaturiste médiéval, il enchante ce qu'il touche : lève dans le ciel invisible la matière broyée dont l'œil écoute le chant muet. »

Robert Marteau, Préface du catalogue d'exposition, 1992

Des fenêtres illuminées comme autant de souvenirs d'enfance, les lumières de Broadway bien sûr mais aussi dans le gigantisme des immeubles new-yorkais des milliers de logis clos sur eux-mêmes où la fenêtre opère une séparation radicale entre deux espaces que tout oppose, celui de l'intérieur fermé sur lui-même, celui de l'extérieur livré au fracas de la rue...

Car la fenêtre témoigne aussi, pour peu qu'on l'ouvre, de la réversibilité des espaces...

Ici, c'est le tableau lui-même qui devient une fenêtre.

Dans *S/Z*, Roland Barthes analyse cette démarche qui consiste « non à copier le réel, mais à copier une copie (peinte) du réel », de sorte que le travail de l'écrivain présente des analogies avec celui du peintre.

Le motif est alors aussi bien pictural que scriptural : on dirait que l'énonciateur, avant de décrire, se poste à la fenêtre, non tellement pour bien voir, mais pour fonder ce qu'il voit par son cadre même : *l'embrasure fait le spectacle*.

« Le cadre annonce et découpe le spectacle contemplé, à la fois sertissant et justifiant le "tableau" descriptif qui va suivre, et mettant le spectateur dans une pose et une posture de spectateur d'œuvre d'art. » (Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Seuil, p. 174.)



Atelier, 1995
Huile sur toile, 27 x 16 cm
Mairie de Seix,
photo Vaudour